

QUIERRE Quierrengraine

mai 2013 - numéro 50 Publication du réseau patrimonial de la Ville de Dieppe



Dieppe et les écrivains à l'époque de Georges Marchand

édito

Le regard de G. Marchand

Il demeure trop méconnu du grand public et il fallait réparer cette injustice. Georges Marchand nous a légué le fruit d'un travail d'exception qu'il a mené il y a un siècle en photographiant notre ville et ses habitants dans leur vie quotidienne.

En obtenant que soit intégrée dans le programme du festival Normandie Impressionniste la présentation du fonds Marchand conservé par la Ville de Dieppe après un travail titanesque d'identification de chacun des clichés par les services de la collectivité et avec l'aide précieuse des Informations Dieppoises, nous contribuons à faire connaître et reconnaître l'œuvre de Georges Marchand.

Cette nouvelle édition de Quiquengrogne nous fait revisiter Dieppe à travers le regard de Georges Marchand mais aussi à travers celui des écrivains contemporains du photographe et éditeur de cartes postales dieppoises à l'image d'Oscar Wilde et Alain.

Ce travail de fourmi remarquable des auteurs de ce numéro démontre encore une fois combien Dieppe fut et demeure une source d'inspiration et de création pour les artistes qu'ils soient célèbres ou anonymes.

Nous vous souhaitons une bonne et enrichissante lecture.

Chaleureusement,



Sébastien Jumel
maire de Dieppe
vice-président du Département



Frédéric Eloy
adjoint au Maire
chargé de la Culture



SOMMAIRE

Georges Marchand

photographe témoin de son temps
de Pierre Verbraeken 3

J.-E. Blanche

ses années dieppoises
de Mireille Bialek 6

Oscar Wilde: de la geôle

de Reading au Petit Berneval
de Dominique Corrieu-Chapotard..... 8

Jean Richepin chante la complainte

de ceux qui travaillent sur le port
d'Olivier Nidelet..... 10

Lucien Descaves

ou la vie de caserne à Dieppe
d'Olivier Nidelet..... 14

Vies parallèles

Marchand, Céline et moi
de Marc Simon et Olivier Nidelet..... 16

Alain, Propos d'un Normand

à Dieppe en 1907 et 1908
de Philippe Monart..... 18



◀ Vue de la plage de Vastéval à basse mer
Carte Postale 2840

Georges Marchand

photographe témoin de son temps

Ce n'est pas à travers les cartes postales que nous avons découvert Georges Marchand mais en glissant les "vieux" négatifs dans le "vieil" agrandisseur du labo des *Informations dieppoises*.

En achetant à Mme Vidière le lot des clichés sur celluloïd, rescapé de tant d'années d'enfouissement dans l'ancien atelier du 174 Grande Rue, je voulais récupérer des images afin d'illustrer les articles "historiques". Mais quand Yves Foutrel, photographe à l'époque, me montra un agrandissement, des premiers négas sauvés de l'oubli, ce fut un éblouissement. Nous avons redécouvert un vrai photographe qui témoignait de son temps, le crépuscule de la dite *Belle Époque* à Dieppe. Avec une objectivité comme issue naturellement d'une marginalité intellectuelle. Celle que l'on prête aux écrivains-marcheurs, plongés dans le monde, curieux à la fois du "décor" et des personnages. Et qui le décrivent simplement.

Voilà pourquoi nous l'avons fait connaître par le journal, par des expositions, un livre ¹ et même des posters et des calendriers devenus des "collectors", tout comme ses cartes postales l'étaient pour les collectionneurs. Puis nous avons transmis le fonds Marchand à la Ville de Dieppe, ce qui n'est que la reconnaissance d'un fait naturel : les images de Georges Marchand appartiennent à notre cité comme les pierres de ses maisons, les personnages qui les habitaient et les écrits qui les font revivre par la lecture.

La photo pour elle-même

Au début de leur exploitation iconographique, les clichés de Georges Marchand servirent donc à illustrer des reportages dans le passé. Simplement comme références. Et, dans une série rétrospective en 1982-83, "*Dieppe à travers les textes et les œuvres des artistes*", le travail de Georges Marchand devint le support imagé des artistes de son temps inspirés par l'atmosphère du Dieppe, de la fin et du début d'un siècle.

Rien ne permet d'affirmer ou même de croire que le photographe ait eu contact avec ces artistes (et ils étaient nombreux !) qui, sans doute, comme les visiteurs de Dieppe arpenterent la Grande Rue, firent du lèche-vitrines, partagèrent un pot avec leurs amis dans un café du Puits Salé ou achetèrent quelques cartes postales à la papeterie familiale !

Même si à l'époque, ces artistes – aujourd'hui célèbres – n'avaient pas une grande renommée, sans doute remarquait-on leur façon de vivre, leur allure vestimentaire ou leurs propos "*différents*". Edmond Marchand le père, (nous apprennent Didier Mouchel et Frédéric David dans leur livre ²), était "*féru de beaux arts*"

◀ Georges Marchand sur la plage de Dieppe vers 1900 (page de gauche)

¹ – Dieppe 1900 (Les amis de Georges Marchand 1992)

² – Georges Marchand, photographe et éditeur de cartes postales à Dieppe (Édition des Falaises 2013)

mais détestait les modernes y compris les impressionnistes. Georges le fils aîné, n'était sûrement pas étranger à l'ambiance artistique.

Il y avait des expositions de peinture dont une...impressionniste avec Pissarro et les grandes manifestations musicales du Casino. Sans doute, la librairie Colliard présentait-elle déjà les écrivains à la mode. Curieux de tout, Georges Marchand était au courant de l'actualité même s'il n'était pas mondain. Et l'ambiance littéraire et artistique développée dès le début du siècle par la présence ou le passage des "*romantiques*", de George Sand aux Dumas, de Charles Nodier à Viollet-le-Duc ou Delacroix avait aussi marqué une partie de la population qui "*travaillait*" pour et avec les "*visiteurs*" de marque. Comme aujourd'hui les vedettes de passage.

Ces artistes, contemporains de Georges Marchand, auraient pu figurer dans quelques-uns de ses 2800 clichés au hasard de ses prises de vue. Ils s'appelaient Walter Sickert, Audrey Beardsley, Charles Conder, peintres; Oscar Wilde, George du Maurier, écrivains (la colonie britannique), Jacques-Emile Blanche, peintre et chroniqueur, Marcel Proust et Reynaldo Hahn, invités de Madeleine Lemaire, Lucien Descaves, l'écrivain naturaliste, Maurice Maeterlinck, dramaturge. Et encore, Pierre Monteux, le chef d'orchestre du Casino puis des ballets russes de Diaghilev qui achèvera sa carrière aux Etats Unis et y décèdera en 1964, l'année de la mort de Georges Marchand. On ne peut plus contemporain...

D'autres artistes ont encore évoqué notre ville, comme le philosophe Alain, le poète Jean Richepin et l'écrivain Louis-Ferdinand Céline qui accompagnait ses parents dans ce Dieppe retrouvé dans les clichés Marchand.

Artisan éclairé, sensible à la vie qui l'enveloppe et qu'il capte par son appareil, l'homme qui a fourni le cadre documentaire de la "*Belle Epoque*" à Dieppe l'a fait de deux manières. De son vivant, commerçant il a proposé aux visiteurs de la station balnéaire les images de ses cartes postales. Et, un demi-siècle après la fermeture de son commerce, avec l'heureuse redécouverte de ses négatifs et leur mise en valeur, comme photographies, Georges Marchand a permis de retrouver le décor urbain, paysager et humain du Dieppe du début du XX^e siècle. Celui d'une cité ancienne, à la fois ville maritime avec son petit peuple travailleur et exploité et un lieu touristique mondain, artistique sur son déclin, à mi-chemin entre Londres et Paris, à la mode avant la guerre 14-18. Georges Marchand, témoin historique de son temps. Comme malgré lui. Naturellement. Les yeux bien ouverts.





J.-E. Blanche

ses années dieppoises



▲ Jacques-Émile Blanche, (Paris, 1861 - Offranville, 1942) auto-portrait (huile sur toile), dépôt de l'État au musée J.-E. Blanche à Offranville (détail)

Depuis l'époque de la Restauration, Dieppe n'a cessé d'attirer nombre de personnalités tant françaises que britanniques. Elle avait été, au début du siècle, le repaire des peintres anglais. De tous, le plus illustre est certainement Jacques-Émile Blanche. Il écrit dans les années 20 « *Il me semble que j'ai été fiancé à la Normandie, avant ma naissance à Dieppe, nommément, et à ses environs, où je passe encore la moitié, presque, de l'année. La plupart de mes écrits dont les "Cahiers d'un Artiste" me furent inspirés par des lieux dont je ne me demande pas si je les aurais aimés spontanément, à l'exclusion d'autres paysages ; j'ignore si je les eusse élus pour résidence, aurais-je pu choisir. Les êtres et les choses y font partie de moi-même¹* ».

En effet, il est de souche normande, le berceau de sa famille se situe dans l'Orne, puis une branche s'installe à Rouen et à Paris où il naît en 1861.

Dès ses premières années, c'est à Dieppe qu'il passe ses vacances. Tout d'abord chez l'armateur Debonne, à l'Hôtel d'Anvers, quai Henri IV, puis : « *Dieppe avait failli être mon lieu de naissance, au moindre bobo on m'y envoyait changer d'air chez mes cousins Lallemant²* » (le cousin étant médecin 29 rue d'Écosse).

Pendant ces vacances dieppoises, il fallait occuper Jacques et son frère Joseph, de cinq ans son aîné ; le matin, direction la plage : « On nous a mis nos costumes de plage. Nous partons pour le bord de la mer avec la cousine Emilie, par la rue d'Écosse, le Puits Salé, la rue des Bains. Au bazar du Casino, arrêt. Je prends chez Quétard mes sébiles russes, mes pelles, mes balances à sable faites de deux coquilles de Saint-Jacques, et mon frère son filet de pêche. M. Quétard "tient" des chinoïseries, des japonaiseries, des coffrets de coquillages, des ivoireries, tout une bimboloterie que l'on gagne au pavillon de jeux du Casino. Joseph s'en va au gymnase Tarlé. Je suis la cousine pour barboter dans les trous de galets si la marée baisse. L'angélus, à l'église Saint-Rémy, donne le signal du déjeuner. On s'en retourne par un autre chemin que celui du matin. Après déjeuner,

sieste. À 2 heures et demie, re-départ, mais en bande, pour la plage. Mêmes jeux que le matin. Nous goûtons de gaufres ou de "mirlitons" chauds chez l'illustre pâtissier Lafosse. Nos dames vont au salut. On me couche, les grands dînent. « *Telle est une journée de vacances, demain ce sera la même sauf le bal d'enfants. Le temps était venu des leçons de danse et de ne plus piétiner en ronde au bal d'enfants ; M. et Mme Cellarius tenaient un cours de maintien dans une salle des Bains Chauds. Pourquoi tairais-je que je fus le chou-chou de ces anciens maîtres de ballet de l'Opéra* ». Jacques suit également des leçons de gymnastique, d'équitation, de musique, d'anglais, reçoit l'enseignement de Armand-Constant Mélicourt-Lefebvre, exécute des paysages, peint sur des galets presse-papier.

Après la mort de son frère, il a 7 ans, sa mère continue à venir l'été à Dieppe ; elle loue un appartement dans une maison meublée, 2 rue Saint-Pierre (actuelle rue du port d'Ouest).

1870 : Jacques quitte Dieppe pour Londres, il ne rentre en France qu'en mars 1871 mais pour fuir la Commune il se réfugie, avec sa mère, à Dieppe.

Jacques de plus en plus déterminé à devenir peintre, obtient de ses parents, dans les années 1879, qu'ils fassent construire, au pied du vieux château, un atelier, modeste baraque en bois bientôt entourée d'une grosse villa : le chalet du Bas-Fort-Blanc. Pendant la période estivale, on retrouve souvent chez les Blanche, les peintres Helleu, Gervex, Sickert, Renoir, Thaulow, les écrivains reconnus français comme anglais.



1 — Extrait d'un article paru dans l'Intransigeant du 22 juillet 1926

2 — Toutes les autres citations sont extraites de *Dieppe* par J.E. Blanche aux éditions Emile-Paul Frères en 1927

À Paris comme à Dieppe, les Blanche fréquentent la famille Lemoine, Rose l'aînée des 3 filles, deviendra madame Blanche, en 1895.

À partir de 1896, Blanche renoncera aux vacances dieppoises ; en effet, les sœurs de Rose et leur mère vivent une partie de l'année chez le jeune ménage... et elles ne supportent pas le vent du bord de mer !

Aussi, tout en conservant le Bas-Fort-Blanc, ils loueront pendant quelques saisons en Basse-Normandie puis à partir de 1902, à l'année, à Offranville, le beau manoir du Tot. Cependant, Blanche se rend à Dieppe plusieurs fois par semaine, commande ses toiles chez Clouet, vient bavarder place du Puits Salé avec le pharmacien Gautier (le père de Jean-Jacques académicien), attend son chauffeur à la terrasse du Café de Paris ou des Tribunaux d'où il observe...

Ce n'est qu'en 1923 que Blanche vendra le chalet au peintre Broutelles. Dieppe, la ville des premiers souvenirs d'enfance restera toujours chère au cœur du peintre-écrivain ; il lui consacra un livre émaillé d'anecdotes : *Dieppe*².

On sent une pointe de regret dans cette réflexion :

*Si le hasard fit que je ne
suis point né à Dieppe,
Saint-Jacques devint ma
paroisse, sa nef un oratoire
propice à mes méditations,
aujourd'hui le rendez-vous des
plusieurs moi que je tâche à
reconnaître dans les méandres
de ma vie spirituelle.*

▼ Dieppe,
Chalet du Bas Fort Blanc
carte postale 354



Oscar Wilde : de la geôle de Reading au Petit Berneval

L'arrivée d'Oscar Wilde à Dieppe le 20 mai 1897 après sa sortie de la prison de Reading et le choix qu'il fait, une semaine plus tard, de quitter la ville pour la station balnéaire du Petit Berneval, ont déjà été évoqués dans un numéro passé de *Quiquengrogne*¹. Il s'installe à l'Hôtel de la plage² et, bien que le départ de son ami Robert Ross qui l'accompagnait jusqu'alors le laisse *"dans un horrible isolement"*³, ses promenades sur les falaises et la plage où il s'endort *"sur les chaudes et rugueuses algues brunes"* lui font penser que là, *"en France, au bord de la mer"*, dans cet endroit qu'il *"adore"*, où l'on *"mène une vie simple et saine"* et où *"toute la campagne est ravissante, pleine de forêts et de grasses prairies"*, il peut retrouver le bonheur⁴.

Entre désir de calme (*"Pour travailler, il me faut être seul"*⁵) et gêne que lui occasionne cette retraite dans un petit village (*"je ne sais plus rien maintenant, hormis les nouvelles que me donnent les journaux; or, il n'en arrive que trois fois par jour de Londres et de Paris"*⁶), la vie de Wilde s'organise, rythmée par l'arrivée du courrier : *"le bureau du télégraphe est à Dieppe mais on dépêche à bicyclette des hommes en vêtements fantaisistes" "qui cornent tout le temps, à se faire entendre de la lune"*⁷.

Il se baigne, discute avec les douaniers, pêche *"avec des marins"*⁸, fréquente les villageois qui, tout en ignorant sa véritable identité, le supposent artiste : *"Vous savez, ils sont toujours habillés bizarrement ces artistes"*⁹. Gide est présent à la fête qu'il organise pour le Jubilé de la reine Victoria. Il y invite quelques enfants du village par l'intermédiaire de *"Marcel, le jeune petit-fils de*

Madame Darcy, du café de la Paix"^{10 11}. Quand le bruit occasionné par ses voisins, *"une dame avec deux enfants, de vrais trésors"* mais dont le *"vacarme est effroyable"*¹², pousse Wilde à quitter l'hôtel, il pense se faire construire *"un petit chalet de bois, aux poutres apparentes, au coffrage de plâtre comme la maison de Shakespeare ou les vieilles fermes du XVI^e siècle anglais"*¹³.



Mais il loue d'abord un chalet qui a *"une vue splendide, un grand cabinet de travail, une salle à manger et trois jolies chambres, outre une chambre de domestique et un vaste balcon"*. Il y installe des lithographies, des livres



▲ **Oscar Wilde**
(Dublin, 1854 - Paris, 1900)
Héliogravure extraite de
Oscar Wilde par André Gide,
Paris, Mercure de France, 1910.

▼ **Café Suisse, Grande rue,**
prise du début de la
rue Duquesne
carte postale 1087

1 — Arnaud Coignet, « Oscar Wilde, une saison en exil », in *Revue Quiquengrogne* n°7, février 1997, publication du Fonds ancien et local de la médiathèque Jean-Renoir, pages 2-4

2 — Carte postale GM n°1779

3 — Lettre à Robert Ross, 28 mai 1897, dans Wilde (Oscar), traduction Boissard (Henriette de), *Lettres d'Oscar Wilde - Tome II*, Paris, Gallimard, 1966

4 — Lettre à un correspondant non identifié, le 28 mai 1897, *ibid*, page 224

5 — Lettre à Robert Ross, le 6 juin 1897, *ibid*, page 248

6 — Lettre à Reginald Turner, le 3 juin 1897, *ibid*, page 240

7 — Lettre à Lord Alfred Douglas le 3 juin 1897, *ibid*, page 238

8 — Lettre à Lord Alfred Douglas le 4 juin 1897, *ibid*, page 243

9 — Mary Cable Dennis, *Tail of the Comet*, New York, E.P. Dutton and Co 1937, page 33

10 — Lettre à Ernest Dowson, 21 juin 1897, dans WILDE (Oscar), traduction Boissard (Henriette de), *Lettres d'Oscar Wilde* (ouv. cité), page 273

11 — Carte postale n°718 GM

12 — Lettre à Robert Ross, 8 juin 1897, dans Wilde (Oscar), traduction Boissard (Henriette de), *Lettres d'Oscar Wilde* - (ouv. cité), page 253

13 — Lettre à Robert Ross, 1^{er} juin 1897, *ibid*, page 231



qu'il se fait envoyer, et *"une Vierge de bois sculpté provenant du bateau d'un vieux pêcheur, un joli bibelot, battu par la mer"*¹⁴. Le chalet Bourgeat, l'Hôtel de la Plage et le Grand Hôtel où Pissarro installe sa famille en 1900, apparaissent sur une photo de G. Marchand, panorama déjà immortalisé par Renoir en 1880¹⁵.

Il sympathise avec le curé, assiste à la messe dans l'église¹⁶ du bourg, qui le surprend : *"J'ai découvert une petite chapelle pleine des saints les plus fantastiques, si gothiques et si laids"*. Quant à la petite chapelle de pèlerinage de Notre Dame de Liesse, toute proche de son hôtel, il lui semble qu'elle l'a *"attendu pendant ces pauvres années de plaisir"* *"avec son message de Liesse"*¹⁷. À Dieppe, c'est souvent au Café Suisse¹⁸ qu'Oscar Wilde rencontre les amis qui lui sont restés fidèles, tels le peintre Fritz Thaulow¹⁹ ou Mrs Stannard²⁰, tandis qu'il subit parfois, en ville ou en ce lieu fréquenté par les artistes, la désapprobation affichée de certains ou l'ignorance affectée d'autres, comme celle de J.E. Blanche²¹.

Sa correspondance laisse apparaître ses difficultés financières²², ses moments de doute, sa souffrance de ne pas

voir ses enfants²³, mais ce n'est qu'à l'achèvement du travail qu'il a entrepris cet été 1897 que le découragement le pousse à fuir la Normandie à la mi-septembre.

Dès sa libération, Oscar Wilde n'a cessé de dénoncer les brutalités commises dans la prison de Reading. Le 27 mai, dans une lettre adressée au Daily Chronicle, il s'élève contre les conditions d'incarcération des enfants, les sévices corporels infligés aux prisonniers *"dont l'esprit s'affaiblit en prison"*²⁴. Il tente d'offrir travail et argent, par l'intermédiaire de ses amis, à ses anciens compagnons de captivité. S'il *"espère fermement travailler pendant"* les six semaines où il doit rester seul²⁵, c'est fortement marqué par son emprisonnement qu'il entreprend sa dernière œuvre.

La Ballade de la Geôle de Reading (*"il s'agit évidemment de la vie du condamné avant son exécution"*²⁶) décrit la cruauté, la violence du système pénitentiaire, la négation de l'humanité des prisonniers en cet univers clos et vidé d'espoir.

Ce long poème, dont il prévoit la publication illustrée de dessins (pour lesquels il donne des directives précises), est né dans la vallée du Petit Berneval, entre les murs du chalet Bourgeat et les tables du salon de thé de l'Hôtel de la plage, sur les galets de la plage de cette petite station balnéaire (*"J'en suis encore à mon poème ! La poésie est un art difficile mais je suis content de la plus grande partie de ce que j'ai fait"*²⁷), né surtout de l'expérience terrible vécue par son auteur.

▲ Berneval-sur-Mer,
Vue Générale :
Chalet Bourgeat
carte postale 144

▼ Berneval-sur-Mer,
Hôtel de la Plage
carte postale 1779

◀ Berneval-sur-Mer,
Café de la Paix
carte postale 718



14 — Lettre à Robert Ross, 19 juillet 1897, *ibid*, page 283

15 — Pierre-Auguste Renoir, *Vue de la côte près de Wargemont en Normandie*, 1880, Metropolitan Museum of Art, New York

16 — Carte postale n°139 GM

17 — Lettre à Robert Ross, le 31 mai 1897, in Oscar Wilde, traduction Boissard (Henriette de), *Lettres d'Oscar Wilde*, (ouv cité), page 226

18 — Café Suisse, carte postale 1087

19 — Lettre à Will Rothenstein du 21 juin 1897, n Oscar Wilde, traduction Boissard (Henriette de), *Lettres d'Oscar Wilde*, (ouv cité), page p 271

20 — Lettre à Ernest Dowson, 5 juin, Lettre à Will Rothenstein, le 9 juin 1897, *ibid*, pages 246 et 255

21 — Simona Pakenham, *Quand Dieppe était anglaise 1814-1914*, Dieppe, Les Informations Dieppoises, 1971, pages 137-138

22 — Lettre à Ernest Dowson, 10 août 1897 in Oscar Wilde, traduction Boissard (Henriette de), *Lettres d'Oscar Wilde*, (ouv cité), page 292

23 — Lettre à Carlos Blacker du 4 août 1897, *ibid*, page 290

24 — Lettre au directeur du Daily Chronicle, *ibid*, pages 209 - 217

25 — Lettre à Robert Ross, 28 mai 1897, *ibid* page 221

26 — Lettre à Robert Ross, 24 août 1897, *ibid*, page 299

27 — Lettre à More Adev, 19 juillet 1897, *ibid*, page 283

Jean Richepin

chante la complainte de ceux qui travaillent sur le port



▲ Jean Richepin
(Médéa, Algérie, 1849 - Paris, 1926)

Jean Richepin (1849-1926) est un poète, romancier et auteur dramatique français. Diplômé de l'École Nationale Supérieure, il mène pendant sa jeunesse une vie aventureuse et bohème. Il exerce alors des métiers aussi divers que journaliste, professeur, matelot et docker. Il participe ensuite aux cercles littéraires non-conformistes de l'époque, et publie pièces de théâtre, romans et recueils poétiques, notamment *La Chanson des gueux* (1876), où il évoque la vie des humbles et *Les Caresses* (1877), où il fait l'apologie de la sensualité.

La Chanson des gueux lui vaut immédiatement un procès pour outrage aux bonnes mœurs. Le livre est saisi, l'auteur est condamné à un mois de prison mais il est désormais célèbre et populaire. Il poursuit son œuvre littéraire dans une veine naturaliste en consacrant une part non négligeable de sa prose aux modestes.

En 1909, son élection à l'Académie française lui vaut les railleries de certains de ses contemporains. Le tumultueux Richepin récupéré par le système ! Richepin embourgeoisé Académicien !

En 1914 alors qu'il est en campagne électorale en Gironde et que ses adversaires politiques doutent de sa sincérité envers les masses, il répond vigoureusement dans la presse¹ : « Ce que je veux, c'est la vraie République, c'est-à-dire la vraie liberté, la vraie égalité, la vraie fraternité. La fraternité ? Je sais ce que c'est, J'ai travaillé comme vous, avec mes muscles, suivant les coups de tête familiers aux Thiérachiens. J'ai été pêcheur à Dieppe. J'ai été

débardeur à Nantes. Et de Nantes à Bordeaux, je payais mon passage en besognant rudement (...) ».

Non, Jean Richepin ne ment pas, il connaît la "vraie vie", ce n'est pas son confortable fauteuil d'Académicien qui lui fera oublier les "gueux" qu'il a rencontrés et aimés au cours de ses nombreux voyages.

Ses vers transpirent la sincérité et quand il publie le recueil de poèmes *La Mer*² en 1886, il s'attache à décrire les paysages qui le touchent mais ce sont surtout les hommes qui le bouleversent. Jean Richepin a partagé leur existence et cela se ressent. La famille polletaise qu'il décrit dans *Pauvres Bougres* est authentique et évoque bien l'existence difficile des pêcheurs et de ceux qui travaillent sur le port à la fin du XIX^e siècle.

LE CHANT DES HÂLEURS²

*Le câble se déroule en serpent sur le quai ;
Et voici les hâleurs, chacun sa place prise
Qui s'agrafent des doigts tirant à contre-bise,
Hardi ! Que ce soit lui, l'homme, ou que ce soit elle,
La femme, il faut porter tout le poids sur son col,
Le corps presque couché, les yeux fixés au sol,
S'accrochant des orteils sur la surface lisse
De la galère et du bois visqueux où le pied glisse.
Rien ne bouge d'abord. Même on cule un instant.
Alors le chef de file entonne en chevrotant
L'air des hâleurs. Hardi ! Ça marche. Et, d'une haleine
Tous reprennent en choeur la vieille cantilène :
La oula ouli, oula tchalez !
Hardi ! Les Hâleurs, Oh ! Les hâleurs, hâlez !*

Ce chant a été repris par les folkloristes et il en existe plusieurs versions : Amédée Godard : *Les pêcheurs de harengs* ; Arthur Dely : *Chansons de Dieppe* (manuscrit conservé au fonds ancien et local) ; Julien Tiersot : *Chant des marins de Dieppe*. Pour l'anecdote, le 24 août 1909, dans la grande salle des fêtes du casino, était donnée la première représentation à Dieppe du "Chemineau" de Jean Richepin. Le succès de cette pièce fut tel que l'œuvre de Jean Richepin fut donnée deux fois.

► Dieppe, La Pêche du Hareng
carte postale 1292



¹ — Article du *Carillon* de 1914

² — Jean Richepin : *La Mer*, Dreyfous, 1886

*Et d'abord, sache bien à ma louange, ami,
Que je ne suis pas, comme on dit, marin d'eau douce.
De tanguer et rouler, j'ai connu la secousse
Sur un pont que les flots balayaient, j'ai blêmi.
J'ai travaillé, mangé gagné mon pain parmi
Des gaillards à trois brins qui me traitaient en mousse ;
Je me suis avec eux, suiffé la gargarousse.
Dans leurs hamaes et dans leurs bocarts, j'ai dormi.*

▲ Dieppe, Dans les Rochers:
Pêcheurs de Moules au Bas
Fort Blanc
carte postale 1292



PAUVRES BOUGRES

*Le grand-père est un rat de quai.
Le petit-fils, mousse embarqué.*

*La grand'-mère, aux jours les meilleurs,
Porte la hotte aux mareyeurs.*

*Quand le hottage ne va pas,
Elle mende à petit pas.*

*La fille court pour décrocher
Les maigres moules de rocher.*

*La mère avec les hommes soûls
Halle pour gagner quatre sous*

*Pâle bougre plein de calus,
Trop malingre pour les chaluts,*

*Le père à vingt ans s'enrôlait
Sur un follier du Pollet.*

*Depuis, il traîne là-dedans
L'âpre misère à grince-dents.*

*Ah ! pauvres gens ! Filles, garçons,
Au profil triste de poissons,*

*Vieillards dont l'éternelle faim
Dans la mort seule aura sa fin,*

*Haleurs, hotteuses, folliers,
Par le sort toujours spoliés,*

*Hélas ! Hélas ! Les malheureux
Il n'est qu' un bon moment pour eux :*

*L'heure où sous l'ombre ensevelis,
Ils se pâment au creux des lits,*

*Ravis dans un oubli profond,
Sans penser aux enfants qu'ils font.*



Bibliographie

André Boudier : *Dieppe, Dieppois, Dieppoiseries*, 6^e série 1951 : *Un poète que les dieppois doivent connaître* : Jean Richepin.

Informations dieppoises du 29/07/1983 : *Le poète Jean Richepin chante la complainte de ceux qui travaillent sur le port*.

La chanson maritime le patrimoine oral chanté dans les milieux maritimes et fluviaux, actes du colloque de l'Aiguillon-sur-Mer, 16 et 17 juillet 1998.

Article de
Olivier Nidelet
responsable de la
lecture patrimoniale

Lucien Descaves

ou la vie de caserne à Dieppe

Dans *Sous-Offs*¹ publié en 1889, Lucien Descaves (1861-1949) raconte l'histoire d'un groupe de caporaux récemment promus. Du Havre ils se rendent à Dieppe en garnison où ils sont nommés caporaux-fourriers.

L'auteur décrit leur vie de « sous-offs » partagée entre la caserne, le café et les filles.

Il dépeint d'une manière caricaturale le mécanisme militaire en temps de paix. La caserne du Pollet dont il est question dans le roman est la caserne Sainte-Marie (ancien couvent des religieuses Sainte-Marie) qui se trouvait rue Antoine Belle-Teste actuellement ancienne Grande-Rue du Pollet avant le creusement du chenal.

Le bâtiment y abrita de 1795 à 1880 la caserne militaire transférée en 1880 dans la nouvelle caserne de Janval.

Descaves a débuté son service militaire le 13 novembre 1882 où il a été affecté au 129^e RI caserné au Havre. Il l'a achevé le 20 septembre 1886 avec le grade de sergent-major (grade dont il fut cassé par l'armée le 20 décembre 1889 pour avoir publié *Sous-Offs*). Acquitté en 1890, il donna d'autres œuvres dans le même ton.

On trouve trace de son passage à Dieppe dans *Lettres à son père*² et dans ses mémoires publiées en 1946 : *Souvenirs d'un ours*³.

« Nous occupions alors la caserne Pollet, qui n'attendait pas seulement les démolisseurs, qui les appelait, tant elle chancelait de vétusté ! Mais nous n'y rentrions guère que pour manger et dormir ».

Ces lettres de jeunesse couvrent la période de son service militaire. Elles révèlent la formation des goûts littéraires de l'écrivain et la composition de son roman *La teigne* (1886), expérience militaire qui le conduira plus tard à l'antimilitarisme de *Misères du sabre* (1887) et de *Sous-Offs* (1889).

« L'ancienne caserne du Pollet, c'étaient deux corps de logis rectangulaires, se faisant face, étiquetés : Bâtiment A, Bâtiment B ; des carcasses branlantes, léchées de crasse, criblées d'évents, suspendant des menaces d'éboulement sur le sommeil des soldats, par les soirs de tempête... C'était son dernier hiver. Vis à Vis d'elle, sur la hauteur une construction blanche s'élevait, dont essuierait les murs le détachement qui viendrait relever le 167^e.¹ »



La ville ne semble pas le charmer plus que cela, en évoquant Dieppe, il écrit à son père : « C'est triste à pleurer auprès du Havre et le temps est cependant magnifique... me voici donc dans une mauvaise passe². »

Quand il lui décrit la caserne, ses propos ne sont pas plus élogieux : « Il est vrai qu'elle n'est ni plus, ni moins triste que la ville elle-même où ne se trouve en dehors du café, aucune distraction². »

Les promenades qu'il réalise avec ses compagnons d'infortune donnent au lecteur un sentiment de malaise et de captivité. Pour lui, Dieppe est une ville déserte et insignifiante. Cette impression qu'il traduit dans son roman est sans doute due au contexte involontaire de sa visite à Dieppe.

« Ils revinrent par la rue Saint-Jacques jusqu'à l'église, burent un kirsch rue de la Boucherie, se retrouvèrent au

▲ **Lucien Descaves**
(Paris, 1861 - 1949) par Rémi,
extrait des *Informations*
Dieppoises du 4 janvier 1983

► **Dieppe, Grande Rue du Pollet**
carte postale 811

► **Caserne du Pollet, ancien
couvent Sainte-Marie**
Contadrian



¹ — Lucien Descaves : *Sous-Offs*, Roman militaire, Tress et Stock, 1889

² — Lucien Descaves : *Lettres à son père*, 1882-1885, édition établie, préfacée et annotée par Jean de Palacio, Publications du Centre d'étude des correspondances et journaux intimes, Brest, 2010

³ — Lucien Descaves : *Souvenirs d'un ours*, Les Éditions de Paris, 1946



◀ **Dieppe, la caserne Duquesne**
carte postale 1931

milieu de la place Nationale, ahuris par le vent, l'embêtement, les pieds secs, gelés, toute la boue sur la tête, dans le ciel fuligineux¹.

D'autre part, son travail de fourrier à la caserne qui l'empêche de se consacrer pleinement à la rédaction de son roman *La Teigne* le frustre énormément : « Notre besogne à nous, les fourriers, est d'habiller, de coucher, d'armer tous ces bleus et dame ! Je te réponds que du réveil à la soupe du soir, nous trottons² ».

Dans son roman, il évoque aussi longuement la taverne de Gèneuse, bistrot dans lequel se réunissaient les sous-offs et les filles galantes. Ce bistrot était la « Cloche de la rue du Mortier d'Or ». C'est aujourd'hui l'immeuble connu



sous le nom d'Auberge de la Cloche, transformé en appartements avec escalier extérieur en bois et une enseigne en pierre ou figure une cloche. « Ils atteignirent ainsi le coin de la rue Notre-Dame et de la rue du Mortier-d'Or ». La perspective de son retour au Havre et donc de son départ de Dieppe lui donne de l'espoir : « On dit encore, officiellement, que nous ne quitterons Dieppe que le 15 mai... voilà donc toujours notre départ retardé d'un mois et demi² ».

C'est juste à la fin de son service militaire à Dieppe, qu'il exprime l'amertume de quitter la ville : « J'ai cependant pu m'échapper quelques heures, le soir de l'Ascension, et aller dîner chez Mme Harel... Coquelin Cadet te racontant notre rencontre au Théâtre de Dieppe, me dispense d'un récit de l'entrevue. L'aimable Cadet m'a présenté à un journaliste du cru qui se lance dans la vie littéraire et met la dernière main à des publications importantes chez Ollendorff. Comme il habite Dieppe où il dirige un petit journal, nous avons déploré tous deux que le hasard ne nous ait pas fait faire connaissance plus tôt. J'aurais

▶ **Dieppe, La Manufacture des Tabacs**
carte postale 2539

« Ils prirent la rue de l'ancienne poissonnerie, tournèrent à droite, allèrent dans la rue du haut-pas jusqu'à la rue Duquesne, passèrent devant la Manufacture des tabacs sans rencontrer une âme¹ ».

passé, en sa compagnie, de bonnes heures, et peut-être aurions-nous publié ensemble quelque chose² ».

Des « choses », Lucien Descaves en publiera, après le succès de *Sous-offs*, il réalisera une belle carrière de journaliste, de romancier et d'auteur dramatique.

Il fera partie des membres fondateurs de l'Académie Goncourt et en 1932, il sera l'un des plus farouches défenseurs du *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline à qui le prix semblait promis mais que le jury attribua finalement à Guy Mazeline pour *Les Loups*.

Bibliographie
Informations dieppoises du 4 janvier 1983 : Lucien Descaves ou la vie de garnison au Pollet au temps des « sous-offs » avant 1900.

Vies parallèles

Marchand, Céline et moi



▲ **Louis-Ferdinand-Céline**
(Courbevoie, 1894 - Meudon, 1961)

Marchand, Céline et moi sommes de la même classe sociale, de celle dont on ne parle guère dans les livres d'histoire ou de sociologie, celle des petits-bourgeois, terme peu flatteur d'autant qu'il n'est pas parfaitement exact. Nous devrions parler plutôt de micro-bourgeoisie. Celle de la fin du XIX^e siècle qui s'acheva en 1914 comme l'a fort bien démontré l'historien Eric Hobsbawm¹, en 1914. Je tiens une petite boutique de livres d'occasion à quelques pas de là où se tenait celle de Marchand. Des boutiques comme les nôtres foisonnaient à Dieppe en cette fin de XIX^e siècle. Dans toutes les rues, tous les quartiers de la ville, des petits commerçants-artisans vivaient sur leur lieu de travail. À cette époque, la distinction entre commerçants et artisans n'était pas clairement établie. Ces boutiquiers avaient plus en commun avec les ouvriers qu'ils n'en avaient avec la vraie bourgeoisie.

L'industrie n'avait pas encore creusé le fossé entre ces gens qui vivaient chichement pour la plupart. La réelle différence se tenait dans le fait que le boutiquier vivait en famille sur son lieu de travail. Les espaces domestiques et professionnels se chevauchaient au sein d'ateliers qui prenaient place dans les appartements et ouvraient sur la cuisine familiale. Point de séparation entre les affaires et la vie privée. La femme, en particulier, retirée dans son foyer chez les bourgeois, occupe le devant de la scène chez les micro-bourgeois, tenant la caisse ou surveillant l'atelier. La famille joue un rôle central dans la petite entreprise. Marchand ne fut pas sans prendre en photo ces fières familles devant leurs étals. Louis-Ferdinand Destouches alias Céline était fils et petit-fils de boutiquières à Paris, Passage Choiseul (Il prit d'ailleurs comme pseudonyme le prénom de sa grand-mère). Il avait passé sa jeunesse dans la boutique que tenait sa mère, vendeuse de broderie et d'articles dits de Paris. Dans *Mort à Crédit*, édité en 1936, il raconte de manière truculente cette petite vie passée à écouter les commérages du quartier. Marguerite Destouches, mère de l'écrivain, était de la même génération que Georges Marchand. Elle aussi, avait repris l'affaire familiale et tentait de joindre les deux bouts. Céline ne parvint jamais à devenir autre que fils de boutiquière. Parvenu médecin, il garda en lui tous les stigmates de cette classe sociale fragile, percluse d'angoisse. La fierté de n'être pas salarié ne parvenait pas à masquer le sentiment d'insignifiance. Voilà ce qui marqua absolument la rupture avec le monde ouvrier capable de se solidariser, de monter des syndicats, de participer à des luttes collectives. Il ne pouvait y avoir de force que familiale. Il n'était donc pas rare comme ce fut le cas pour Georges Marchand de faire partie d'une grande famille (fils d'un artisan relieur, il eut 10 frères et sœurs, eut 7 enfants et 32 petits-enfants). La mère de Céline, dotée d'un seul fils qui s'engagea en 1912, n'eut pas cette chance. L'affaire s'arrêta avec elle.

Georges Marchand eut l'intelligence de s'installer comme photographe à l'époque où le secteur des cartes postales était en plein essor. Il arrêta également d'en faire au bon moment, dans les années 20 lorsque les moyens de communication évoluèrent, pour s'installer, petite fortune faite, comme exploitant forestier. La mère de Céline,



► Dieppe, Rue du Général Chanzy et Rue Gambetta
carte postale 2526

*« Je me souviens bien du
trois-mâts russe, le tout blanc.
Il a fait cap sur le goulet
à la marée de tantôt »*

pas plus que le fils ou le père au demeurant, n'eut guère ce sens des affaires. *Mort à Crédit* témoigne de cette incapacité à faire de l'argent. Dieppe, dans le souvenir de l'écrivain, n'est pas la villégiature qu'elle fut pour d'autres écrivains apparaissant dans ce numéro de Quinquen-grogne. Céline et sa mère logeaient dans un petit im-meuble donnant à la fois sur les rues Gambetta et de la République en bas de la côte: « *On logeait à Dieppe au dessus d'un café Aux Mésanges*² ».

Le petit Louis-Ferdinand, malade de traîner ses journées passage Choiseul, galerie fermée éclairée aux becs de gaz, avait besoin d'un coup de fouet. Qu'à cela ne tienne, une fois les comptes faits, ils partirent tous les deux par le train, valises remplies de colifichets à vendre sur les marchés dieppois puis en porte-à-porte: « *Quand il s'est agi de déballer sur la Grand-Place les marchandises, ma mère a pris peur tout d'un coup. Nous avons pris un choix complet de fanfreluches, de broderies et colichets extrêmement volages. C'était bien risqué d'établir tout ça en plein air dans une ville qu'on ne connaissait pas...*² ». Le tableau dressé par Céline n'est guère fameux. Ils n'y gagnèrent qu'ampoules aux pieds et dos brisés: « *D'un bout à l'autre de l'Esplanade, devant la mer, on s'est tapé le porte à porte... C'était un boulot, il pesait lourd notre barda*² ». Ne fait pas des affaires qui veut à Dieppe. Mais ce qui fascinait déjà Céline, c'était bien de regarder les navires: « *Il venait là, lui tous les ans, alors il connaissait bien tous les genres de tous les navires.*



Il m'a appris tous les détails et leurs gréements et leurs misaines... Les Trois-mâts-barques... Les carrés Les Trois-mâts-goëlettes... Je m'intéressais avec passion pendant que maman faisait les villas...² ».

Lors de son passage à Dieppe, Céline n'est pas encore subjugué par la mer, celle-ci lui semblait plutôt hostile: « *La mer on s'en méfiait d'abord... On passait autant que possible par les petites rues abritées. La tempête ça donne du délire. J'arrêtais plus de me l'agiter*² ».

Le lien étroit qui unira plus tard l'écrivain à l'eau est merveilleusement décrit par Henri Godard dans *Un Autre Céline*³: « *Parmi les spectacles capables de convaincre Céline de la beauté du monde, malgré tout, il y a les paysages qui associent la terre et l'eau, paysages de bord de mer ou de fleuves, ports et bateaux* ».

Céline confie dans Guignol's band⁴: « *Je suis tenté dès que je vois l'eau... La plus petite raison s'en va!... je ferais le tour du bassin des Tuileries au moindre prétexte... n'importe quoi pour naviguer* ».

Les bains de mer à Dieppe ne l'attirent pas plus que cela: « *Papa, il savait bien nager, il était porté sur les bains. Moi, ça me disait pas grand-chose. La plage de Dieppe elle est pas bonne... Les bains de mer, c'était du courage. C'est la crête fumante, redressée, bétonnée de cent mille galets, grondante, qui écrase et me happe*² ».

Louis-Ferdinand Céline découvrit l'un des autres charmes de Dieppe: le vent qui rend fou les parisiens et leur distille dans le pantalon la grande santé: « *De l'air j'en ai pris beaucoup et de tellement fort, en abondance, que j'en étais saoul. La nuit même ça me réveillait. Je voyais plus que des bites, des culs, des bateaux, des voiles... Le linge sur les cordes, ça me foutait des crampées terribles... Ça gonfle... Ça provoque, tous les pantalons des voisins...*² ». Céline s'en souviendra longtemps, lui qui ne fumait ni ne buvait, hygiéniste en diable, et qui aimait tant l'air du large pour si souvent avoir dû le prendre.



▲ Dieppe, Sortie du 4 mâts Champigny
carte postale 1859

▲ Dieppe, la Place Nationale,
un jour de marché
carte postale 113

1 — E. Hobbs: *L'ère des empires, 1870-1914*, Fayard.

2 — L. F. Céline: *Mort à Crédit*, Denoël, 1936.

3 — Henri Godard: *Un autre Céline*, éditions Textuel, Paris, 2008.

4 — Céline: *Guignol's band*, p. 179.

Alain, Propos d'un Normand à Dieppe en 1907 et 1908

Les inventeurs d'un genre littéraire nouveau sont rares : Montaigne et ses *Essais*, La Rochefoucauld et ses *Maximes*. Plus près de nous dans le temps, Émile Chartier sous la signature d'Alain crée et écrit ses *Propos*, quelque 5000 en tout. Parmi eux, plus proches de nous cette fois dans l'espace, ses fameux *Propos d'un Normand*. Exactement 3083, parus presque tous les jours, dimanches compris, à la une de *La Dépêche de Rouen et de Normandie*, du 16 février 1906 au 1^{er} septembre 1914, moment où, engagé volontaire à 46 ans, Alain part à la guerre.



▲ Alain (Mortagne-au-Perche, 1868 – Le Vésinet, 1951) par Rémi, extrait des *Informations Dieppaises* du 05/07/1983

D'un seul jet, sans ratures, en une seule page de papier à lettres, Alain entretient ses lecteurs d'un évènement du moment, d'une lettre reçue d'un lecteur, ou comme ici en 1907 de la jetée de Dieppe ou en 1908 de la chute d'un cerf-volant. Alain n'est cependant pas un journaliste comme les autres, il est aussi professeur de philosophie qu'après Rouen, entre 1900 et 1902, il enseigne à Paris. Ses détracteurs, maintenant encore, lui reprochent cette activité à double facette. Ne boudons cependant pas notre satisfaction car, comme l'a dit l'un de ses bons connaisseurs : « *Tous les Propos sont de philosophie et*

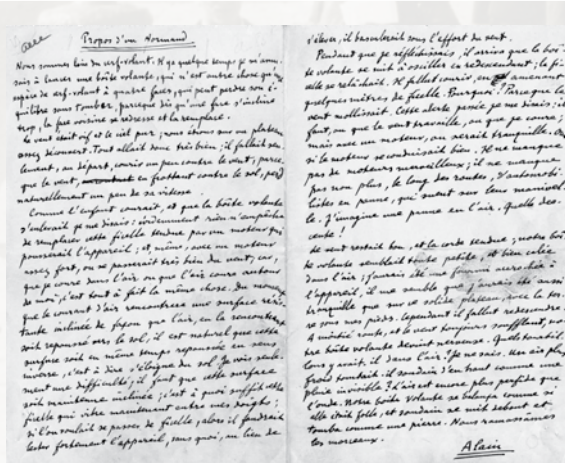
toute la philosophie d'Alain est dans ses Propos ». Nous aimons aussi à revenir à cette dédicace manuscrite inédite : « *La durée d'un Propos convient à l'esprit* ».

Alain est donc à Dieppe en 1907 et 1908. Il y passe chaque fois quelques jours, invité par Xavier Léon (1868-1935) son ancien camarade de l'École Normale Supérieure. C'est l'occasion également de rencontrer au Bas-Fort-Blanc la famille de Ludovic Halévy dont le fils Elie (1870-1937) est ami d'Alain, tous les deux agrégés de philosophie en 1892. Elie Halévy avait épousé Florence Noufflard, sœur du peintre André Noufflard¹ qu'Alain présente, dans son *Propos d'un Normand* du 25 octobre 1909, comme le « *grand jeune homme à la raquette* ».

Des vacances de 1907, nous connaissons une lettre d'Alain à son amie Monique Morre-Lambelin du 6 août : « *Dieppe. La mer est belle, un peu agitée, verte avec des moutons blancs au loin. Je couche ici ce soir. J'entendrai le grondement de la mer* ». Incontestablement, c'est *La Jetée de Dieppe* – ou *Le Pêcheur de mouettes* – le *Propos d'un Normand* paru le 20 août 1907 qui continue de nous enchanter tant observations réalistes et beauté poétique mêlées nous laissent entrevoir ce qu'est le Destin. Georges Marchand n'a probablement pas rencontré Alain – qui sait ? – mais sa photographie

► Alain : *Propos d'un normand : Le Cerf-Volant*, manuscrit conservé au fonds ancien et local

► Dieppe, La Jetée, entrée du Steamer « France » carte postale 1336



- 1 – « Du côté de Fresnay, André et Berthe Noufflard et le cercle de leurs amis », exposition du Musée des Beaux-Arts, Rouen, 1982-83, avec catalogue. Bibliographie indicative : *Edition intégrale des Propos d'un Normand* (Institut Alain) par Jean-Marie Allaire, Robert Bourgne et Pierre Zachary que nous remercions vivement pour leur aimable autorisation de la présente publication. Choix de Propos dans deux volumes des éditions de La Pléiade, éditions Gallimard. Biographies d'Alain : Alain ou un sage dans la cité par André Sernin, Robert Laffont (1985), Alain, le premier intellectuel, par Thierry Letenneur, Stock (2006), Alain et Rouen, 1900-1914, par Emmanuel Blondel, Philippe Monart, Cécile-Anne Sibout et Loïc Vadelorge, PTC (2007).
- 2 – Manuscrit du *Propos d'un Normand "Le Cerf-volant"* paru dans *La Dépêche de Rouen et de Normandie* du 27 novembre 1908, N° 932 de l'édition intégrale, collection Ville de Dieppe.
- 2 – *Propos d'un Normand "La Jetée de Dieppe"* paru dans *La Dépêche de Rouen et de Normandie* du 20 août 1907, N° 533 de l'édition intégrale.

ne peut mieux s'accorder à la vision d'Alain.

Un moment du séjour de 1908 nous est relaté par Michel Alexandre (1888-1952) dont le père, ingénieur des Ponts et Chaussées, vient de construire une partie des bassins du port. C'est chez son cousin Xavier Léon qu'a lieu la rencontre avec Alain, qui devait décider de sa carrière non vers le Conseil d'État souhaité par ses parents mais vers l'agrégation de philosophie: « Un homme (Alain donc) me faisait comprendre qu'en toute matière, il y avait simplement le vrai à saisir, le vrai tout court, le vrai du luxe et le vrai de la misère, le vrai du capital et celui du travail, ou, mieux encore, l'inépuisable vrai de chaque chose présente ».

Le Cerf-volant¹ paru le 27 septembre 1908 n'est pas localisé. Mais on pourra imaginer que l'envol du cerf-volant... et sa chute sont sous le ciel dieppois. Aussi bien, depuis 1990, le manuscrit appartient à la Ville de Dieppe! En tous les cas, le lecteur sera probablement conquis par les précisions du reportage, l'évocation de « l'air froid (qui) est encore plus perfide que l'onde », le tout dans cette nature dont Alain dira en 1935: « c'est la toile de fond de toutes mes pensées ».

Article de
Philippe Monart, lecteur d'Alain



Sur la jetée de Dieppe, je vis un pêcheur de mouettes. Il faisait flotter sur l'eau verte une longue corde, avec un hameçon garni d'un appât. Ses yeux clairs suivaient le vol des mouettes. Elles nageaient dans l'air, avec un lent mouvement des ailes; on distinguait leur œil rond et leur grosse tête sans cou; de temps en temps, l'une d'elles piquait dans l'eau, comme une pierre, et remontait en tournoyant. L'heure était belle. Les pavillons claquaient au vent; l'écume bondissait; le bateau d'Angleterre s'éloignait, laissant derrière lui une espèce de chemin blanc sur la mer. Il y avait là des gens qui y sont toujours, et qu'on y retrouve toujours, des Parisiens qui tenaient leur chapeau et des Parisiennes qui tenaient leurs jupes; un grand Anglais au visage de brique; un petit Anglais vêtu d'un étrange drapeau vert qu'on ne voit point chez nous. Votre mémoire évoque sans peine ce tableau mouvant, ces fraîches couleurs, ces impressions vivifiantes; car vous vous êtes sans doute plus d'une fois abrité au pied de la tour de fer; vous avez respiré cette odeur de vase et de goudron qui donne aux plus tranquilles l'envie soudaine de parcourir le monde.

Justement une des mouettes, après avoir mollement flotté dans l'air, venait d'entrer comme une flèche dans la vague, et remontait, d'un vol plus lourd. Je revins au pêcheur d'oiseaux, et je le vis qui enroulait sa ficelle vivement, mais d'un mouvement régulier, pendant que les spectateurs, autour de lui, s'agitaient, mes yeux suivirent le fil jusqu'à l'eau et jusqu'à l'oiseau; la mouette était prise. Elle volait encore, elle tournoyait encore parmi les autres, et même d'un vol plus vif; mais je voyais son bec ouvert, et ce fil que le pêcheur tirait à lui, d'un mouvement régulier.

L'oiseau donnait maintenant toutes ses forces; ces furieux coups d'ailes l'auraient emporté jusqu'au fond du ciel; mais cette petite chose à peine visible était plus lourde que la plus lourde proie, et plus forte que le vent. Quelques pieds de chanvre avaient mûri au soleil; un artisan avait séparé, peigné, tressé les fibres de la plante, pendant que l'oiseau essayait ses ailes, et jouait avec la tempête. Après mille détours, la corde et l'oiseau s'étaient rencontrés dans le même creux de la vague; il fallait que cela fût. Le destin était facile à lire maintenant, mais non encore pour l'oiseau. Après avoir volé il nageait, le corps raidi; mais les forces naturelles n'agissaient plus; le monde n'était plus qu'un songe absurde. Encore un vol tournoyant; encore une explosion de révolte sauvage, enragée et inutile. L'instant d'après, elle était prise par les ailes, et ses yeux seuls vivaient. L'homme n'avait pensé, en tout cela, qu'à enrouler proprement la ficelle.

20 août 1907



normandie
impressionniste

